



HAL
open science

De la Sorbonne à l'Asie

Annick Fenet

► **To cite this version:**

Annick Fenet. De la Sorbonne à l'Asie : Routes orientalistes d'Ena Bazin-Foucher. Genre & histoire, 2011, Voyageuses et histoire(s). Partie 2/2, 9. hal-01536328

HAL Id: hal-01536328

<https://hal.science/hal-01536328>

Submitted on 10 Jun 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Annick Fenet

De la Sorbonne à l'Asie. Routes orientalistes d'Ena Bazin-Foucher (1889-1952)

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Annick Fenet, « De la Sorbonne à l'Asie. Routes orientalistes d'Ena Bazin-Foucher (1889-1952) », *Genre & Histoire* [En ligne], n°9 | Automne 2011, mis en ligne le 09 juin 2012, Consulté le 11 juin 2012. URL : /index1441.html

Éditeur : Association Mnémosyne

<http://genrehistoire.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

</index1441.html>

Document généré automatiquement le 11 juin 2012.

© Tous droits réservés

Annick Fenet

De la Sorbonne à l'Asie. Routes orientalistes d'Ena Bazin-Foucher (1889-1952)

Après « le succès de la conférence [de mon mari] [...], maintenant je commence à être connue comme "la femme du Bouddha" – contre quoi je proteste, car celui-ci a quitté sa femme endormie au milieu de la nuit, pour devenir le Bouddha ! »¹.

- 1 Cette anecdote, rapportée par Mme Alfred Foucher peu après son mariage en 1919, souligne la difficulté, pour une épouse de savant et d'archéologue de la première moitié du XX^e siècle, tout à la fois de partager la vie d'un homme très pris par ses travaux et de définir son propre statut personnel au sein de la société.
- 2 Si Eugénie Bazin-Foucher, surnommée par ses proches « Ena », n'a pas écrit de mémoires comme ont pu le faire ses consœurs Tania Ghirshman (1900-1984)² ou Agatha Christie (1890-1976)³, son parcours et sa personnalité se laissent reconstituer au travers des archives de l'indianiste Alfred Foucher (1865-1952), spécialiste du bouddhisme et de l'art du Gandhâra, ancien directeur de l'École française d'Extrême-Orient (EFEO : 1901, 1905-1907), archives conservées à la Bibliothèque de la Société Asiatique (Paris). Malgré un tri opéré dans les papiers du couple par l'exécuteur testamentaire, ces sources exceptionnelles permettent de reconstituer la vie d'une femme d'orientaliste sous la III^e République et d'estimer la part prise par Mme Foucher dans les travaux de son mari ainsi que sa propre contribution à la recherche sur les civilisations anciennes⁴, et cela plus d'une génération après Jeanne Dieulafoy (1851-1916), dont Ena a seulement « parcouru » le récit de mission en Perse⁵. L'histoire commune des Foucher est particulièrement intéressante, car elle commence par un long périple de huit ans, qui les emmène d'Inde au Japon entre 1918 et 1926. Ils séjournent successivement en Inde (février 1918-mars 1921), en Perse (juin 1921-mars 1922), dans le jeune État indépendant d'Afghanistan de l'émir Amanullah (mars 1922-nov. 1925) pour y créer la Délégation archéologique française en Afghanistan (DAFA)⁶, puis à Tokyo (janvier-sept. 1926).
- 3 Les archives d'Ena, aujourd'hui rassemblées en une série particulière, contiennent des manuscrits et notes scientifiques, ainsi que les lettres qu'elle a adressées à sa mère ou à des femmes de son entourage durant ces années 1919-1926 (183 pièces)⁷.

Ma bien chère Ingrid,

Prends ton plus grand atlas de géographie, ouvre-le à la page de l'Asie, trouves-y l'Afghanistan et sa capitale Kaboul, file droit sur le nord vers la Russie, et là, tout près de l'Amou Daria (l'ancien Oxus) ^{à 3 jours de marche de Patca Kasan, Tennes} tu trouveras peut-être Mazari Chérif, tu seras tout près de nous. Tu auras deviné le coin du globe à où je t'écris pour te dire je coule des jours calmes loin de la politique et des tourments du siècle. Comme je ne sais quelle est la dernière de mes lettres ^{qui a réussi} à trouver son chemin jusqu'à Stockholm durant ces dernières années, aussi ^{vais-je} résumer rapidement pour toi ce que nous avons fait en ces 5 ^{ans} dernières années. Après avoir été à Ceylan retrouver Alfred ^{et ne mettre à la chaîne} nous nous sommes proménés autour de l'Inde du nord au sud, de l'Est à l'ouest jusqu'en juin 1919 de Bombay je t'annonçais alors notre départ impérial pour la Perse. Golfe persique, traversée de la Iran depuis Buchir jusqu'à Méched ^{traversant} puis Persepolis en route, Ispahan, Sélekan etc, puis entrée

Fig. 1. Lettre (brouillon) d'Ena à Ingrid, 1924 - © Société Asiatique

- 4 Le témoignage de cette correspondance filiale, sans doute parfois adouci par le souci de ne pas causer d'inquiétudes à la famille ou par les nécessités d'une certaine forme de « vulgarisation », trouve son contrepoint dans les quelques lettres à des amies, qui révèlent un autre niveau d'écriture et d'informations. L'ensemble de ces documents brosse ainsi l'image de la formation de la jeune fille, à l'aube du XX^e siècle, puis celle des années de mission en Asie correspondant aux premières années de mariage, période durant laquelle se forme l'équilibre du couple, et de manière plus générale, la place de la femme (dans toutes les acceptions du terme) dans l'œuvre scientifique des Foucher. Ces archives à double voix permettent ainsi de suivre à la fois l'expérience d'un couple français en voyage dans des contrées considérées encore alors comme exotiques, et le vécu d'une femme d'archéologue partagée sur le terrain entre intendance, diplomatie et sciences appliquées.

I. « Jeunesse et formation d'une érudite (1889-1919) »

- 5 Eugénie Bazin (de son état civil Émilie, Eugénie, Marguerite, Virginie), est née au Chesnay (Yvelines) le 7 octobre 1889 d'une mère institutrice, qui est déclarée veuve en 1918 ; du père, il n'en est pas question dans les archives conservées. L'entourage familial est laïc, comme Ena le souligne volontiers. Avant son mariage, son existence semble s'être déroulée essentiellement dans la région parisienne notamment à Mandres (alors Seine-et-Oise), en liaison avec l'ascendance maternelle, et à Versailles où elle mène sa scolarité au lycée de jeunes filles (...) 1907.

1. De l'anglais à l'indo-iranien

- 6 Elle continue ensuite des études d'anglais à la Sorbonne : licenciée ès-lettres, elle semble avoir préparé l'agrégation d'anglais en 1915 (?) et, en 1918, obtient son diplôme d'études supérieures dans ce domaine, avec un mémoire intitulé *The English works of Mr Rabindra*

Nath Tagore : a Bengali poet and philosopher (s.l.n.d. [Paris, circa 1915], 162 p.), mené « sous la direction de M. Legouis⁸ et de M. Foucher ». On l'aura compris : c'est à cette occasion qu'elle a connu celui qui deviendra son mari (lettre du 22 janvier 1920). Le sujet est pour ainsi dire d'actualité, l'homme de lettres bengali (1861-1941), venant de recevoir le prix Nobel de Littérature en 1913. Dans cette étude, l'aspect « mystique » de son œuvre est mise en relation à travers les figures de Radha et Krishna, avec des renvois au texte sanskrit de la Bhagavad-Gita ou des Upanishad. Dans son introduction, l'étudiante justifie le sujet de son mémoire en invoquant la parenté entre les écrivains britanniques et ceux du Nouveau Monde : « *in India quite another phenomenon is in progress. Two races with nothing in common whatever have come in close contact, and are exercising a mutual influence on each other* ». L'essai traite donc d'un cas de ce que nous désignerions aujourd'hui sous l'expression de transferts culturels. Son originalité se note encore à la manière dont son auteur justifie le fait qu'un écrivain indien puisse obtenir du renom en écrivant dans une langue d'adoption, ici l'anglais. N'invoque-t-elle pas les précédents de l'Espagnol Sénèque ou du Gaulois Afer ? Cinq ans plus tard et avec son époux, la biographe de Tagore rencontrera son sujet d'étude chez lui (lettres des 22 janvier et 10 novembre 1920), à l'université de Santiniketan qu'il a créée en 1901 et que fréquentent notamment des orientalistes français.

- 7 Pendant et/ou après son mémoire, on trouve Eugénie Bazin inscrite à la V^e section (Sciences religieuses) de l'École pratique des hautes études (EPHE), où elle suit les séminaires de Sylvain Lévi et de Foucher comme « auditeur régulier » en 1915-1916, puis comme « élève titulaire » en 1916-1917⁹ et 1917-1918. Ce cours « Religions de l'Inde » consiste, en 1915-1916, en une « explication de la Kâthakopanishad » et en des « études d'archéologie bouddhique », puis l'année suivante en des « explications de textes brahmaniques et bouddhiques », en particulier des hymnes du Rig-Veda, enfin, en 1917-1918, il traite du « système mi-philosophique mi-religieux » du Vedânta¹⁰. C'est ainsi qu'elle pourra, notamment durant l'été 1919, revoir le texte anglais de la conférence de son mari à l'université du Penjâb, illustrée de « clichés » qu'elle avait déjà visionnés à la Sorbonne sur « le grand monument bouddhiste d'Angkor-Vat » et celui de Boro-Boudour, à Java (lettre du 25 août 1919).
- 8 Parallèlement, à la IV^e section (Sciences historiques et philologiques) de l'EPHE, elle assiste comme élève titulaire en 1916-1917 et 1917-1918 au cours d'Antoine Meillet en « Grammaire comparée de l'Indo-Iranien » dont elle a conservé ses propres cahiers de notes. Sa présence également en 1916-1917 au séminaire de 2^e année de Sylvain Lévi en « langue sanscrite », où l'on s'occupait de l'« explication de textes dans la *Chrestomathie* de Böhrtlingk¹¹ » et à laquelle « Melle Bazin et M. Sommerfeld ont pris une part active », laisserait supposer qu'elle suivait ces cours dès 1915-1916, même si son nom ne figure pas dans l'annuaire de l'École¹².

2. Entrée dans le réseau orientaliste

- 9 Au cours de ces années de guerre passées dans le Quartier latin et donc avant même son mariage, elle tisse quelques liens dans le milieu orientaliste parisien, en relation avec les réseaux de Foucher. Elle fréquente ainsi, sur les bancs indianistes de l'EPHE, Nadine Stchoupak (1886-1941), future secrétaire-bibliothécaire de l'Institut de civilisation indienne créé à la Faculté des lettres de Paris en 1927 ; les sœurs Suzanne (1890-1968) et Andrée Karpelès (1885-1956), filles d'un négociant en contact avec l'Asie, qui se distingueront l'une comme première conservatrice de la Bibliothèque royale de Phnom Penh (1925), secrétaire général de l'Institut bouddhique du Cambodge et traductrice de textes sanskrit et pâli, la seconde dans le domaine de l'art et de l'édition orientés vers la culture indienne ; ou encore Hari Chand, un thésard indien de Foucher. C'est également dans ce contexte qu'elle rencontre Mathilde Deromps (1892- ?), une amie de Suzanne Karpelès d'origine belge, diplômée de l'École des Langues orientales en 1911, auteur de *Vingt-cinq récits du mauvais génie, traduits de l'hindi* (Paris, 1912), élève de Jules Bloch à l'EPHE entre 1911 et 1914 et membre de la Société Asiatique à partir de 1913 ; celle-ci, après la soutenance, en 1917, d'une thèse de médecine à la faculté de Paris sur l'*Ostéite syphilitique*, part diriger l'hôpital des femmes de Téhéran – où Ena aura l'occasion de la retrouver en 1921. Il est cependant difficile, dans l'état actuel de nos recherches, de préciser si ce petit réseau de femmes orientalistes – à l'exception

des liens gardés avec S. Karpelès, liée au milieu scientifique parisien – a survécu aux années 1920.

10 Du côté des « maîtres », Sylvain Lévi (1863-1935), professeur au Collège de France depuis 1894 et qui la compte parmi ses élèves de l'EPHE, déclare que cette « charmante Eugénie Bazin était déjà une amie de la maison ». Tous les collègues de Foucher accueillent avec bienveillance sa jeune épouse, à l'instar de Louis Finot (1864-1935), directeur de l'EFEO (1898-1904, 1914-1918 et 1920-1926), qui « regrette de n[e l]'avoir jamais vue, mais qu[il] commence à connaître assez bien par toutes les louanges qu[il] entend d'elle »¹³. Mêmes échos de la part du mentor d'Alfred, le sanskritiste et historien des religions, homme d'influences, académicien et président de la Société Asiatique, Émile Senart (1847-1928), qui ne la rencontrera pas physiquement avant 1926. De son côté, Ena apprécie d'emblée le vieil homme, qu'elle a seulement vu et entendu lors de soutenances de thèses durant la Première Guerre mondiale et qui sait porter à son mari affection et soutien indéfectible¹⁴.

3. De la jeune fille à l'épouse

11 En dehors de sa formation scolaire et universitaire, elle a peut-être acquis une expérience d'infirmière durant le conflit militaire, comme le laisseraient penser certaines allusions dans des lettres. Un diplôme de la Croix Rouge de 1913, décerné à « Mme Bazin » – Eugénie ou sa mère ? – indique que, chez elle du moins, on a pris part à des activités de secours aux blessés¹⁵. On ignore cependant si l'angliciste a quitté le giron familial avant son mariage, à l'occasion de ses études parisiennes ou d'un possible voyage en Suède chez une amie expatriée.

12 Âgée de 25 ans à la déclaration de la Grande Guerre, Ena est une jeune fille plutôt moderne qui, issue de la petite classe moyenne française, est dotée d'une très bonne éducation classique. En plus de l'anglais, elle connaît le latin, le grec ancien ainsi que l'allemand ; elle œuvre couramment à des travaux de couture, de tricot et de crochet, elle joue du piano... et au tennis, elle aime se baigner¹⁶ et danse le cotillon. Si elle « dévore » les romans¹⁷ et ne néglige pas la poésie¹⁸, elle a évidemment lu avec un grand intérêt – « *prejudiced...* en faveur de l'auteur » – l'ouvrage de son mari *Sur la frontière indo-afghane* (Paris, 1901), récit d'une partie de la mission que l'auteur a menée dans le sous-continent en 1895-1897, et elle fait découvrir cet ouvrage à ses amies (lettre du 17 juin 1920). Bref, comme elle le résume elle-même, elle est un « bas-bleu échappé des jupons de sa mère » (lettre du 7 février 1919).

13 Par son origine sociale, elle se distingue d'une Tania Girshman, qui a vécu ses premières années en Russie dans une famille aisée et sous la garde d'une bonne, et qui, émigrée à 6 ans en France, travaille adulte dans son propre cabinet dentaire parisien. Sous cet angle, Ena présente plusieurs affinités avec son époux : fils de professeur de lettres, orphelin de mère semble-t-il peu après sa naissance puis de père à l'adolescence, Alfred grandit jusqu'à sa majorité sous la tutelle de son grand-père, sous-officier de douanes en retraite. Exemple de promotion républicaine, il mène ses études en tant que boursier au lycée de Rennes puis au lycée Henri IV, avant que d'intégrer l'École normale supérieure en 1885. Avec la fin de la guerre, depuis l'Inde où il est parti en mission à l'automne 1918, le chargé de cours à la Sorbonne et directeur d'études à l'EPHE (V^e section) s'est décidé à demander la jeune femme en mariage. Alors âgée de 29 ans – déjà une « vieille fille », s'amuse-t-elle à dire –, celle-ci embarque alors seule à Marseille pour rejoindre son futur époux qui n'a jamais rencontré sa mère et dont il a à peu près le même âge. La situation d'Alfred, encore célibataire à 53 ans, est compliquée par l'opposition de sa tante, avec laquelle il a vécu – dans tous les sens du terme (?) – la trentaine d'années qui précède... Le mariage a lieu à Colombo (Ceylan), le 14 février 1919, le lendemain de l'arrivée de la fiancée : « en robe de tussor, en chapeau de feutre, et sans gants, nous avons comparu devant M. le Registrar anglais – et quelques instants après j'étais Mme Foucher ». L'heureux élu écrit alors au bas de la lettre de la jeune épousée à sa mère, Mme Bazin :

« Madame, et si vous me permettez d'ajouter, chère mère [...]. La chère enfant a eu confiance en moi et est venue : elle ne paraît pas jusqu'ici s'en repentir, et je ferai de mon mieux pour qu'elle ne le regrette jamais. Votre cœur de mère peut être rassuré sur ce point, et je compte sur le bonheur d'Ena pour que vous m'y donniez un jour une place. Votre respectueusement dévoué ».

II – La vie de couple en mission (1919-1926)

- 14 La « chère enfant », loin d'offrir l'image d'une jeune femme fragile, ne se contente pas de suivre passivement son époux, mais participe activement à ses voyages et à ses travaux. C'est elle qui insiste pour accompagner Alfred dans les différentes contrées d'Asie qu'ils sillonnent durant huit ans, avant de revenir se fixer définitivement dans une maison qu'ils acquièrent à Sceaux en 1927.

1. L'émerveillement de l'Orient



Fig.2 Les Foucher dans le nord de l'Inde, à Kushinagar 1920. © Société Asiatique

- 15 Jusqu'en mars 1921, la vie du couple se déroule en Inde, où Foucher travaille pour l'Archaeological Survey of India. Ena se plaît dans ce nouveau cadre, à la fois exotique et si britannique : « Je suis tout yeux et tout oreilles pour regarder et entendre toutes ces choses nouvelles qui ne cessent pour moi ; tout cela défile un peu comme en rêve. Je me laisse gâter par tous et traîner à travers ce beau pays tantôt en express, tantôt en pousse-pousse, en voiture, ou en d'excellentes autos que l'on met à notre disposition », confie-t-elle après son arrivée à Hyderabad, où le couple est hébergé par le résident, sir Stuart, et sa femme lady Fraser¹⁹. Un an et demi plus tard, totalement adaptée aux Indes anglaises, elle est encore sous le charme :

« Ce matin, je lisais que la police de Dublin avait fouillé les étudiants de l'Université Nationale, et j'ai saisi l'image qui s'évoquait inconsciemment dans mon esprit : de longs jeunes gens bronzés, en *dhoti* et en chemise flottante, les cheveux noirs bien frottés d'huile de coco, la police en khaki avec un turban rouge bien serré sur la tête, et... impossible de reconstituer la vraie scène telle qu'elle a dû se passer : pluie, ou temps froid, hommes blancs en vulgaires vestons !.. et peut-être des cache-nez ! Il faudra se réacclimater, et réapprendre le français, reprendre les habitudes de "chez nous" et cela n'ira pas sans de rudes chocs pour grand'mère ! » (lettre du 3 mars 1921).

- 16 À chaque fois qu'Alfred se voit proposer une nouvelle mission, les décisions sont prises très vite au sein du couple. Ena s'avérant toujours prête à soutenir et encourager son mari, à la fois par fierté pour ses travaux et par curiosité personnelle. C'est ainsi qu'elle donne son aval au premier prolongement de leur séjour en Inde (lettre du 17 février 1920) :

« Nous serons à Peshawar au mois d'avril ; de là, nous irons au Cachemire sans doute, pour y passer l'été ; puis nous voyagerons ensuite dans les environs de la frontière indo-afghane, avec Peshawar pour quartier général. (...) Je suis d'ailleurs bien contente de ce nouvel arrangement, car je trouvais amer d'être venue aux Indes, amenée par l'amour de l'archéologie (!), et d'en partir sans

avoir vu ni le Gandhâra... ou la région Nord-Ouest, ni le Cachemire. Alfred est enchanté, car il a en mains les dernières épreuves de son livre sur l'art gréco-bouddhique du Gandhâra²⁰, et il va pouvoir le mettre au point sur place. »

- 17 Son insistance à suivre Alfred en Afghanistan, malgré les réticences de ce dernier, n'est pas étrangère à la raison que celui-ci a donnée à sa belle-mère pour lui faire accepter la nouvelle : « Comme fiche de consolation, pour cette nouvelle prolongation de séparation, songez qu'Ena sera la première Française à avoir visité l'Afghanistan » (lettre d'Alfred à Mme Bazin du 5 janvier 1922 = n° 29). Ce sont les mêmes sentiments de défi et d'ouverture d'esprit qui permettent à la jeune femme de visiter, près de Bénarès, un temple népalais connu pour ses représentations érotiques (lettre du 23 nov. 1919) :

« Le batelier [...] a proposé, pudiquement, de me reconduire au bateau. Mais Alfred a refusé et, à son étonnement, le brave homme a dû emboîter le pas au Sahib et à la Mem-Sahib ! Les bonnes Mem-Sahib anglaises n'y vont jamais – et pour cause ! Mais j'en ai vu d'autres sur les photos et sur d'autres temples. Seulement, ici, comme les dames n'y vont pas, le guide vous donne les explications au long, en mettant les points sur les i... [...] Quoique ce fût en hindoustani, nous l'avons fait taire (non sans mal) et nous avons été bien amusés, du fait que, quelques messieurs anglais venant pendant que nous y étions, ils n'avaient pas assez de jambes pour filer d'un autre côté – par pure chevalerie anglaise, d'ailleurs ! Afin de ne pas gêner. L'un d'eux habite l'hôtel aussi ; qu'est-ce qu'il va penser de ces Françaises qui vont tout voir ! ».

- 18 Dans les premiers mois de son séjour asiatique, elle profite de ses journées pour parfaire ses connaissances, effectuer des visites archéologiques avec son mari ou vaquer à des occupations diverses. Sa lettre du 19 septembre 1919 décrit ainsi ses activités quotidiennes à Simla, station d'altitude des Britanniques du Nord de l'Inde et résidence d'été du vice-roi :

« Vers 9h1/2, au lit encore, le déjeuner. Je lis de l'allemand (grammaire russe, faisant d'une pierre, deux coups), ou de l'anglais, ou du français : en ce moment j'ai entre les mains la relation du voyage aux Indes *À l'empire du grand Mogol*, de Victor Bernier, dans l'édition originale du 18^e siècle, publiée à Amsterdam²¹. C'est comme un vrai roman — vécu, en plus ! Puis je raccommode des bas ou des chaussettes. Enfin je me lève ! et le canon de midi me trouve à peine prête pour une heure de travail à ma table avant le lunch. L'après-midi leçon de piano, de bengali, promenade et thé (...) je me couche vers 10 heures, sauf environ une nuit de débauche hebdomadaire : théâtre, danse, dîner, concert ! ».

2. Lettres et intendance

- 19 Sa maîtrise de la langue anglaise constitue bien évidemment un avantage certain pour l'intégration de la jeune Française à l'entourage scientifique de Foucher (notamment John Marshall et David Spooner, respectivement directeur et *Deputy-Director-General* de l'Archaeological Survey, et leurs épouses) et à la communauté des colons européens qui, tant en Inde qu'à Kaboul, mènent une vie sociale très britannique²². Dans ce domaine, elle sert volontiers de traductrice pour les conférences et les publications de son mari dans la langue de Shakespeare²³. Rapidement, elle fait office de secrétaire : mettant au propre ses brouillons, écrivant des comptes rendus pour la presse, répondant au courrier, anglicisant ses textes au besoin... C'est ainsi que dans le courrier officiel conservé aux Archives nationales ou aux Archives du ministère des Affaires étrangères, les lettres et rapports signés de Foucher s'avèrent souvent écrits de la main d'Ena ou – lorsqu'elle aura eu l'opportunité de savoir le faire – dactylographiés par ses soins. C'est elle qui, très vite aussi, s'occupe de l'intendance et de toutes les questions pratiques, ce qui ne signifie pas d'ailleurs qu'Alfred ne soit qu'un pur intellectuel, car il sait également considérer les aspects concrets des missions qu'il accomplit : elle fait et défait les malles, gère le linge du couple, etc. En bonne économiste, elle reste très attentive au prix des choses, et ses lettres sont riches en commentaires sur les tarifs des denrées disponibles, ainsi qu'en commandes qu'elle passe à sa mère de vêtements masculins et féminins (depuis le couvre-chef jusqu'aux chaussettes et mouchoirs), de linge de maison et d'objets divers. Ses requêtes dans le domaine vestimentaire soulignent un certain intérêt pour la mode (elle suit celle-ci grâce aux magazines et aux catalogues des grands magasins qu'elle fait venir depuis Paris), mais aussi son respect des conventions sociales et un souci de fonctionnalité (facilité de nettoyage, résistance du tissu, conditions climatiques...). En

revanche, si elle apparaîait comme une femme préoccupée de son intérieur (présent et futur), elle ne semble pas désireuse d'avoir une famille, ne serait-ce qu'un seul enfant²⁴.

20 Les fonctions qu'elle a acquises au sein de son couple ne font que se développer au fur et à mesure de leur séjour en Asie : à Kaboul le 17 octobre 1922, elle se définit comme « secrétaire, photographe, interprète, blanchisseuse, repasseuse, *housekeeper*, couturière, raccommodeuse, emballeuse, et que sais-je encore ! ». Quelques mois auparavant, elle était en mesure d'adresser une longue lettre à la femme du chargé d'affaires de la légation en partance et lui donnait pléthore de conseils pratiques, ainsi qu'une description de la vie qui l'attendait dans la capitale afghane (lettre à Mme Chauvet du 22 mai 1923 = n° 110). Avant son départ pour la Bactriane, à l'été 1923, elle se soucie de faire venir, depuis l'Inde (lettre de Foucher à Daniel Lévi du 9 juillet 1923), la Bible anglaise de toutes les bonnes ménagères : le *Household Management* de Mrs Beeton (nouvelle éd. Londres-Melbourne, 1923)²⁵ qui, outre de multiples recettes et astuces de cuisine, dispense des conseils juridiques et médicaux.

21 De même, ses compétences linguistiques se multiplient : en 1920 au Cachemire, elle s'amuse de savoir « parl[er] maintenant un sabir fort composite : français, anglais, hindoustani, anglo-indien, tout cela mélangé, arrangé » ; puis, quelques mois plus tard :

« Pour comble, je fais un échange de français avec un petit mahométhan de Lahore contre de l'Urdu : je me remets une fois de plus à apprendre l'alphabet – et comme d'autre part nous n'avons pas de livres français, je lui écris une grammaire, ni plus ni moins, et me voici baptisée le "Bébé savant" par mon impitoyable seigneur & maître. »²⁶

22 Aussitôt décidé leur départ pour la Perse au printemps 1921, non contente de lire avec son mari toute la littérature disponible sur l'histoire et le patrimoine archéologique du pays – comme elle le faisait déjà en Inde et continuera à le faire en Afghanistan²⁷ –, elle se plonge dans des méthodes de persan avant de suivre des cours, d'abord sur place en compagnie d'Alfred, puis en Afghanistan. Dans ce registre encore, elle s'avère plus compétente que l'indianiste, au point qu'à Kaboul, au printemps 1922, elle entretient les meilleures relations avec la reine Souraya et les dames de la cour et que, durant tout leur séjour en Bactriane, le couple peut se passer d'interprète. Une fois dans la capitale afghane, et dans l'attente de l'arrivée du premier ministre de la légation française nouvellement créée, Mme Foucher contribue même à la mission scientifico-diplomatique de son mari en enseignant la langue française à la femme de l'émir, puis à des jeunes élèves de l'école de filles créée par cette dernière²⁸ et entreprenant pour cela « une méthode de français en persan »²⁹. Cette méthode – son brouillon sur des rectos de pages imprimées du Coran et son impression (?) sous forme d'épreuves –, conservée dans le fonds Foucher (fig.3) explique le système de l'alphabet, puis donne des mots, expressions et phrases dans les deux langues et écritures avec quelques notions de syntaxe et de conjugaison. Ena fait également venir depuis Paris « une liste de livres » en français publiés chez Hachette et des catalogues d'éditeurs, et établit « une liste de 3 ou 400 volumes pour la Bibliothèque française de Kaboul qui est encore à l'état de projet »³⁰. Sa prise en charge des soucis d'intendance et ses compétences linguistiques expliquent que c'est également elle qui dirige les domestiques ou journaliers qui servent le couple : cuisiniers, hommes de ménage, jardiniers...

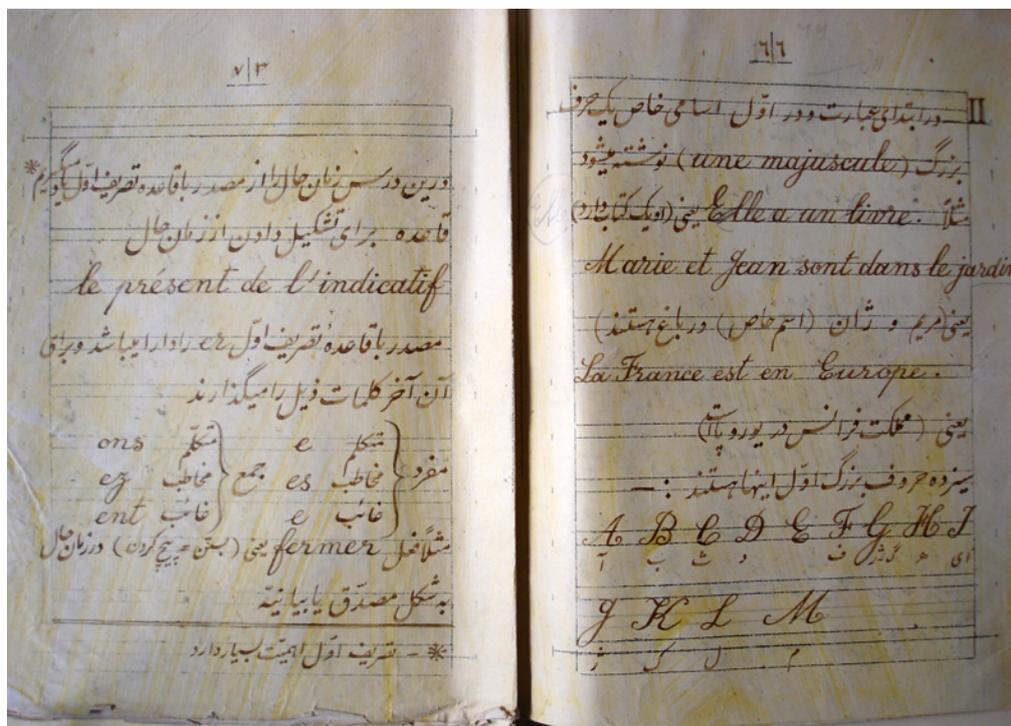


Fig.3 Extrait du ms. du manuel persan à destination des Afghanes, 1922. © Société Asiatique

3. Femme d'archéologue en Afghanistan

- 23 Pendant les huit années passées en Asie, Ena quitte Alfred à une seule occasion, à la fin de mars 1923, alors que l'archéologue travaille sur des sites afghans avec l'architecte français et futur directeur du Service archéologique de l'Iran à partir de 1928, André Godard (1881-1965), qui est venu l'assister temporairement. Parce qu'il est impossible à Kaboul de satisfaire en de nombreux domaines les besoins occidentaux et dans la perspective d'un prochain départ pour la Bactriane, elle réalise, de l'autre côté de la frontière, des achats divers, des transactions bancaires et se fait soigner les dents. Son escapade d'environ trois semaines au Cachemire est résumée ainsi par Foucher :

« J'ai même déjà eu le triste courage pour notre première séparation d'envoyer [ma] femme seule nous ravitailler à Peshawar pour un an, en vue du grand voyage en perspective. Elle a trouvé une occasion dans un camion anglais de Jelalabad à Peshawar, a pu profiter à Peshawar de l'aide de Mr et Mrs Hargreaves (l'Arch[aeological] Sup[erintenden]t) et est revenue toute seule nous rejoindre à Kaboul, à la grande stupeur des officiers anglais qui lui visaient [sa passe?] dans le Khaïber et ne trouvaient d'autre choses à lui dire que : — *I suppose we can't stop you... — Of course, not...* »³¹.

- 24 C'est durant cette « escapade » que, pour la première fois dans la correspondance à sa mère, la fille se fait plus amère (lettre du 19 avril 1923) :

« Tu ne te rends pas compte de l'étrange existence que nous menons depuis si longtemps, et comment on n'arrive jamais à faire ce que l'on a projeté et comment l'on oublie de parler des choses dont on voulait parler. [...] La vie que nous avons, il y a peu de gens sur terre qui en voudraient 6 semaines [...]. Je me demande comment un système nerveux de civilisé peut résister si bien à toutes ces incessantes secousses. [...] Mais heureusement nous sommes deux, sans quoi on deviendrait enragé. »

- 25 Il est vrai que la vie quotidienne n'est pas facile en Afghanistan pour ce couple d'Européens disposant de peu de moyens – la mission reçoit en effet des crédits réduits et à court terme –, et devient spartiate en Bactriane. Le climat rude, les défaillances corporelles, la fatigue accumulée, l'environnement naturel hostile accentuent les moments de neurasthénie. À chacune de leur nouvelle habitation, Ena aménage les lieux et arrange du mieux qu'elle peut, avec les ressources du bord, les locaux et l'alimentation. Car en bonne Française, gourmande, elle est très soucieuse de la nourriture et déplore la cuisine afghane (lettre du 13 sept. 1923 = n° 123) :

« Je vois bien que vous ne vous faites pas la moindre idée des conditions de la vie dans ce pays [...]. Essayez plutôt de notre régime pendant un mois seulement et donnez-nous en des nouvelles [...] ... et jugez si vous devez nous envier ! Aussi, si jamais nous rentrons en France, quelle débauche de bons petits plats, notamment de légumes, dont nous nous souvenons à peine des noms : artichauts, asperges, crosnes, salades variées, que sais-je ? Et puis le soir, ô sybarites ! Vous vous couchez dans un lit ! Et vous vous ne vous réveillez pas le cou cassé, le dos fendu, les hanches douloureuses, à cause de la dureté et de l'étroitesse de votre lit de camp ! »

26 À Balkh, où Foucher a signé un bail de location pour un ancien *harem serai* dans l'intention de le transformer en demeure de la mission archéologique française, la vie s'organise sous l'égide de la maîtresse de maison. L'archéologue s'en arrange avec humour, comme à son habitude :

« Ne vous inquiétez pas trop de nous. Malgré notre jardinier, nous avons fini par avoir dans notre jardin (orné de magnifiques platanes) quelques fleurs, des petits pois, des salades et des haricots ; nous avons des poules. Furette nous a fait cadeau de trois petits chiots bien encombrants ; Ena a reçu hier des visites de dames de la colonie juive locale : enfin, c'est déjà la vie de banlieue » (lettre de Foucher à Mme Bazin du 15 juin 1924).

27 Sur le chantier de fouilles, l'action archéologique d'Ena semble limitée au nettoyage des monnaies découvertes. Il faut avouer que la rareté du matériel exhumé n'a pas contribué à son investissement dans des tâches courantes telles que la restauration ou le dessin de céramiques, tâches qu'ont pu pratiquer Tania Ghirshman et Agatha Christie³². Durant ce voyage, elle paraît participer également aux prises de vues photographiques et veiller au bon transport des plaques. De façon générale, si elle comprend l'importance des recherches en Afghanistan, elle reste distante par rapport aux fouilles ou aux prospections. N'aimant pas monter à cheval, elle n'accompagne pas dans leurs tournées d'exploration son mari et Joseph Hackin (1886-1941), le conservateur du musée Guimet venu les rejoindre à Bactres durant l'été 1924. Si elle ne porte pas le pantalon de cavalière de Jane Dieulafoy ou de Tania G. Hirshman, elle s'accommode des divers transports locaux, depuis la voiture à deux roues (*tonga*) – « je m'y suis d'ailleurs fort bien installée, commençant à avoir l'expérience : j'ai ôté mes chaussures et ma culotte ! Et, assise à l'indienne, je suis arrivée en parfait état » (lettre s. d. [circa début février 1920]) –, jusqu'à la litière afghane portée par deux chevaux³³. Elle n'hésite cependant pas à se moquer des pauvres résultats obtenus sur le site antique où les Occidentaux rêvaient de trouver une nouvelle Athènes (lettre du 16 mars 1924 = n° 155) :

« La pluie gêne un peu Alfred qui est obligé de ne gratter la terre que les jours où le ciel ne lui déverse pas ses torrents d'eau sur la tête. Nous nageons dans une glaise collante, glissante, gluante, puante... mais combien noble ! Puisqu'elle est faite des débris des villages bactriens célèbres il y a déjà 2000 ans... J'appelle ça la "bouillie d'histoire" et Alfred fait les gros yeux ; alors j'essaie de "l'histoire en bouillie", mais cela ne me réussit pas mieux, car il soupire et dit que ce n'est que trop vrai : ruines construites en briques crues, fondues par des siècles de neige et de pluies, qu'est-ce qu'un archéologue peut bien en faire ? ».

28 Aussi est-ce avec un immense plaisir qu'on la sent rejoindre une vie « civilisée » lorsqu'une nouvelle mission leur fait quitter l'Afghanistan pour le Japon en novembre 1926. Après des escales en Inde et à Angkor, le couple replonge dans une vie sociale tourbillonnante – ainsi une photo de presse du *Japan Advertiser* les montre auprès de Claudel, alors ambassadeur de France à Tokyo – et Ena se préoccupe à nouveau de mode et de piano. Lorsqu'ils regagnent la France en novembre 1926, les Foucher ignorent qu'ils ne remettront plus jamais les pieds en Asie : leurs voyages futurs se cantonneront à la France et à l'Europe du Nord.

29 D'après Daniel Schlumberger (1904-1972), qui dirigea la DAFA à partir de 1946, Mme Foucher a laissé à Balkh l'image de « la dame à l'ombrelle »³⁴. Si ses rapports ont été excellents avec Hackin³⁵, et de manière générale avec tous les collègues britanniques de Foucher en Inde ou avec Zia Humayun, leur interprète persan entré au service du roi Amanullah en 1922³⁶, la cohabitation avec l'architecte Godard et son épouse entre février et octobre 1923 s'est parfois avérée difficile. À considérer le portrait de cette dernière dressé par son biographe, on comprend mieux les tensions qui ont pu naître en Afghanistan – les deux couples ayant ensuite gardé des relations courtoises et polies : du fait de la personnalité de Yedda G. née Reuilly (1889-1977), ancienne élève de l'École du Louvre, plutôt Parisienne « dandy » et artiste volontiers excentrique, de la différence d'âge entre les deux femmes, et des attentes déçues

des Godard en Afghanistan³⁷. Les Foucher soupirèrent de soulagement à les voir quelque peu s'éloigner (lettre du 12 mai 1923 = n° 108) : « Nous préférons cela ; car cette jeune femme est d'une exigence impossible à satisfaire ; aussi les laisserons-nous se débrouiller complètement seuls dorénavant, nos deux patiences (pourtant appréciables lorsqu'elles s'additionnent - je ne cherche pas à évaluer ma part... il y aurait des discussions sans fin -) sont en effet épuisées. »

30 Les correspondances et les photos montrent l'évolution physique d'Ena durant ces premières années de mariage et de cuisine orientale : elle a pris un tel embonpoint qu'elle se décrit ainsi sans complexe à son amie Henriette le 25 janvier 1925 lavant le linge : « telle Nausicaa, je danse sur nos humides hardes. C'est là que tu vas m'envier ce précieux fouloir de quatre-vingt kilogrammes, et d'avantage ». Ces huit années ont infléchi définitivement le fonctionnement du couple Foucher, qui sait autant se suffire à lui-même que s'insérer dans une vie sociale commune. Désormais, constate Alfred, « nous voyageons toujours ensemble, ma femme et moi, c'est une vieille habitude que nous avons gardée de notre tournée d'Asie »³⁸. Étudiante pas si naïve mais de peu d'expérience, Mme Foucher a su se faire une place dans la vie de son mari, en l'aidant de son solide bon sens, de son pragmatisme et de son optimisme. Sans s'effacer derrière lui, sa personnalité s'est nourrie de celle de son compagnon tout en gardant son indépendance d'esprit et son caractère.

III. Féminisme et orientalisme scientifique

1. Entre revendications féministes et préjugés

31 De nombreuses anecdotes montrent combien Ena était sensible à la cause des femmes, ne se considérant pas elle-même comme appartenant au « sexe faible » tel que le perçoivent les hommes, eux qui ne peuvent concevoir « qu'une femme qui voit un serpent dans son appartement ne se met pas aussitôt à hurler, à crier, à avoir une attaque de nerfs » (lettre du 25 août 1919). C'est pourquoi elle s'insurge de la proposition faite par le vice-roi Lord Chelmsford à Foucher à la fin de la conférence que ce dernier a donnée à Simla :

« Le vice-roi [...] a proposé un voyage de quelques jours dans la passe de Khyber, en Afghanistan, à Alfred. Mais, lui, trouve que ce n'est ni assez long, ni assez loin — et puis, crois-tu que le vice-roi ne me permet pas d'y aller. Alors, pourquoi qu'on était à la "Grande guerre" ? et pourquoi qu'on ne tourne même pas de l'œil devant un scorpion ou un "ishnake" (serpent, *snake* prononcé par les Indiens) ? si qu'on peut même pas [*sic*] aller entendre les fusils afghans qui, la nuit surtout, tirent au hasard !... c'est dégoûtant, et ça vous donnerait envie d'être une vraie femme, comme les hommes les imaginent... »³⁹

32 Cette attitude devant les animaux sauvages n'est pas sans rappeler le flegme de Mary Kingsley dans ses aventures africaines⁴⁰, qu'Ena, qui sait ?, a peut-être lues dans le texte.

33 Si Ena ne voyage donc pas dans le sous-continent sans remarquer la condition féminine — « aux Indes, les femmes n'ont qu'à obéir. Avis ! » (lettre du 7 août 1920 = n° 210) —, celle des pays à forte tradition musulmane la fait vivement réagir. Depuis la Bactriane, elle écrit ainsi à sa mère à propos des tentatives de réformes d'Amanullah :

« Je suis en train de lire les voyages, dans ce pays, du capitaine Ferrier, qui s'y promenait voici tantôt 80 ans (1845) : il y a déjà une fameuse différence. Malheureusement les mollahs sont toujours puissants. (...) l'Émir a été obligé de rapporter ses mesures avancées (interdiction de la polygamie, permise soi-disant par le Coran, et éducation des filles) : nous marquons donc un pas en arrière pour le moment »⁴¹.

34 Elle s'en ouvre davantage à Mathilde Deromps, qui envisageait de venir travailler en Afghanistan (lettre à M.D. 10 septembre 1924 = n° 217) :

« Nous aurions eu le plus grand plaisir à vous voir venir augmenter le petit peloton français de Kâboul ; mais c'eût été pour vous tomber de Charybde en Scylla. La Perse est en avance d'au moins cinquante ans sur ce jeune pays, jugez donc vous-même où nous en sommes : c'est au point que l'Imperator du pays a dû rapporter les mesures qu'il avait prises l'an dernier (monogamie, etc.) et, je crois même, fermer l'unique école de filles, ouverte voici environ trois ans à Kâboul... Nous sommes loin d'une promotion de jeunes doctresses, qui, si elles vous a donné bien du mal, n'en est pas moins arrivée à acquérir un certain bagage scientifique et une bonne pratique sous votre direction à l'hôpital : vous devez connaître maintenant la satisfaction d'avoir "fait école", et

si la Roue de la gynécologie fut difficile à mettre en branle à Téhéran, vous ne devez qu'en être plus fière de la voir aujourd'hui tourner. »

35 On se représente aisément son énervement devant la requête émise par un quidam nantais, amateur de cartes postales représentant des femmes voilées, et qui la sollicita suite à un article paru dans la presse sur la mission Foucher :

« Madame, [...] Je collectionne et par pur esthétisme et curiosité, des cartes postales, photos de têtes, scènes et groupes de femmes musulmanes en tenue de ville, c'est-à-dire voilées. Je n'en ai pas de l'Afghanistan ni de Perse. Il doit en exister cependant et si Madame, en retour de ce que vous désirerez, vous voulez et pouvez satisfaire mon désir, de collectionneur pudique et quinquagénaire, je vous en serai profondément reconnaissant. Je ne sais si cette lettre vous parviendra, cependant je joins quelques cartes pour vous ou vos élèves, bien que votre intellectualité ait très probablement et même très sûrement inspiré l'achat de choses propres à distraire vos élèves ces dames et en particulier l'émir de Caboul qui apprend lui aussi notre langue.

36 Réponse d'Ena :

« Les très jolies cartes que vous avez bien voulu m'envoyer voici un an ont eu le plus grand succès, et je suis désolée de ne pouvoir vous adresser en échange les photographies désirées : malheureusement, les dames afghanes portent, lorsqu'elles sortent, le bourka hermétique et disgracieux, et même ainsi emballées, elles ne se laissent pas photographier. En Perse, elles ont le tchador noir et, du moins dans la capitale, on aperçoit parfois un œil ; mais là encore l'appareil les met en fuite. Je vous prie donc d'accepter quelques timbres afghans, que vous trouverez ci-joints, avec tous mes regrets de n'avoir pu ajouter de pittoresques groupes à votre collection⁴². »

37 Ce choc des cultures amène parfois l'Occidentale à des jugements incisifs, non dénués de préjugés, dus à des accès de mauvaise humeur et à des regrets de la vie menée dans l'Empire britannique :

« Tu crois que, parce qu'il y a eu des troubles du côté de Calicut, dernièrement, après ceux d'Aligarh et d'Auritsar, l'Inde est dangereux à habiter ! [...] C'est très triste pour les 4 ou 5 Européens qui se trouvent tués, évidemment ; mais n'en meurt-il pas autant chaque jour, en France, assassinés, et même davantage ?... Autrement les Indiens sont doux et, comparés aux Persans du peuple, fort aimables. Il est vrai qu'il n'y a pas si longtemps que les Persans sont habitués aux Européens : il y a seulement trente ans (même moins), on les insultait dans la rue, et il y a quelques années encore, on ne leur permettait pas de sortir dans les rues les jours de pluie, car ils souillaient le sol par l'eau qui dégouttait d'eux. Nous-mêmes avons été appelés "satans" (démons), sur la route par les muletiers que nous croisons. Mais ce n'est rien ! Ils ne nous aiment pas et nous leur rendons la pareille, car c'est une race peu intéressante. » (Téhéran, 11 novembre 1921)

2. Un mari compréhensif

38 Alfred Foucher ne semble pas réprouver les prises de position égalitaires de sa femme, et pour sa part collabore volontiers avec des femmes indianistes ou favorise leurs travaux. Outre N. Stchoupak et S. Karpelès, il a pour amie et correspondante l'orientaliste américaine Alice Getty (1865-1946), auteure d'un ouvrage sur Ganesh dont il signe la préface et auquel Ena a prêté ses talents de traductrice⁴³ ; il suit la thèse de l'Italienne Luigia Nitti-Dolci (1903-1939), salue le *Dictionnaire sanskrit-français* (Paris, 1932) qu'elle a co-réalisé avec N. Stchoupak et Louis Renou comme le « premier Dictionnaire sanskrit-français digne de ce nom » et souscrit à la plaquette publiée à sa mémoire après sa mort prématurée⁴⁴ ; il conseille, dans leurs recherches doctorales, la polonaise Helena de Willmann-Grabowska (« La composition nominale dans le *Śatapathabrāhmaṇa*»), Helen Rowlands de Calcutta (« La femme Bengalie dans la littérature du Moyen-Age »), ou Zenobia Bamboat (« Les voyageurs français aux Indes aux XVII^e et XVIII^e siècles ») qui, pour sa part, le remercie de sa « sympathie et bonté paternelle »⁴⁵. Vers la fin de sa vie, il soutiendra encore les études de Janine Auboyer (1912-1990), futur conservateur au Musée Guimet, qui lui rendra, après sa disparition, un hommage ému dans lequel elle évoquera la figure de Mme Foucher sa « zélée collaboratrice »⁴⁶. Il ne peut cependant pas être accusé de complaisance envers les membres du sexe dit faible, qu'il sait fortement critiquer lorsqu'il trouve dans leurs écrits, comme chez Helena Blavatsky, la « prophétesse slave de la Théosophie », de la « mystification » scientifique⁴⁷. Pour sa part, tant dans sa correspondance privée et officielle que dans ses interventions orales, il a volontiers mis en avant le travail réalisé par sa femme lors de ses missions en Asie et déploré le manque

de reconnaissance officielle à l'égard de celle qui « pendant nos longs séjours en Orient a pris une part active à nos travaux de recherches, représentant bien souvent, l'autre moitié de la Délégation française en Afghanistan »⁴⁸. Se voyant honoré, de même que l'architecte Godard et le chargé d'affaires Édouard Chauvet, de la Légion d'honneur, il regrette que « dans notre galant pays on n'oublie que les dames » (lettre de Foucher à É. Senart du 3 sept. 1925 = n° 296) ; il revient encore sur le sujet quelques années plus tard auprès de son parrain dans l'ordre :

« Au point de vue honorifique, j'ai été [pour ma part?] comblé par la distinction que vous avez pris [illisible] l'initiative de m'accorder. Je me permets toutefois de vous signaler que ma femme, qui pendant notre séjour de trois ans et demi en Afghanistan a été ma collaboratrice constante et autorisée, et le plus souvent la seule aide sur qui j'ai pu compter, s'est vue jusqu'ici complètement oubliée par notre Gouvernement. Elle ne réclame rien, mais elle vous paraîtra sans doute mériter quelque chose en échange de tant de fatigues, de soucis, et j'ose le dire, de services quotidiennement rendus, tant au point de vue scientifique qu'au point de vue pratique, à notre Délégation » (lettre à Alfred Coville [circa 1929]).

39 Foucher n'évoque nullement alors le précédent de Jane Dieulafoy, décorée en 1886 : volontairement, ou par ignorance (âgé alors de 21 ans, il était jeune élève de l'ENS)⁴⁹.

3. Travaux à deux et quatre mains

40 L'ouvrage qui constitue la synthèse de ses travaux en Afghanistan ne fut finalisé que durant la Seconde Guerre mondiale, et parut en deux volumes comme première publication de la collection « Mémoires de la DAFA » sous ce titre : A. Foucher, avec la collaboration de Mme E. Bazin-Foucher, *La vieille route de l'Inde de Bactres à Taxila*, Paris, 1942-1947. Les photos de voyage – mais non de fouilles – montrent volontiers Mme Foucher (par ex. vol I, pl. IIIe ou IVd), tandis que l'indianiste n'apparaît sur aucune des vues reproduites. Si la plume d'Ena ne se laisse pas deviner dans cette publication⁵⁰, les époux collaborent séparément à un ouvrage collectif sur *La civilisation iranienne (Perse, Afghanistan, Iran extérieur)* (Paris, 1952, Bibliothèque historique Payot). Ena y participe par deux textes (contre dix-huit pour Alfred), l'un sur les « Voyageurs européens en Afghanistan au XIX^e siècle » (p. 307-311) et l'autre sur « L'œuvre de la Délégation archéologique française en Afghanistan » (p. 316-320). Elle conclut le premier par cette phrase plus personnelle et d'une prudence toute diplomatique : « Désormais, l'insécurité a disparu, mais l'hospitalité subsiste toujours et ne contribue pas peu à donner un charme durable aux souvenirs que l'Européen rapporte de ce pittoresque et passionnant pays ». Dans le second, elle évoque la mission de 1922-1925, ses principales étapes et ses résultats ainsi que les réalisations des archéologues qui s'y sont succédés, depuis Hackin – et sa femme Marie « Ria » Hackin (1905-1941), épousée en 1928⁵¹ –, jusqu'à Daniel Schlumberger ; subtilement, elle fait part de sa présence auprès de « son mari », sans insister outre mesure sur la part qu'elle a pu prendre à ses réalisations autrement que par des « nous » pouvant être compris comme un pronom plus collectif (l'État français ou la DAFA).

41 Outre ces ouvrages sur l'Afghanistan *stricto sensu*, elle a publié trois articles et un long compte rendu synthétique de quatre monographies françaises et anglaises. Ces études traitent de questions de numismatique et d'iconographie indiennes au tournant de notre ère, de cas de « polymastie » chez le dieu Poséidon dans le monde grec oriental ou plus généralement des civilisations « de ce qu'on est convenu d'appeler le Moyen-Orient (Iran et Inde) » : « Séleucides, Indo-grecs, Sakas, Parthes, Sassanides ». Il faut également y ajouter un article-interview de 1941, peut-être censuré, dans lequel elle fait part de ses impressions sur l'Iran⁵².
42 À chaque fois, elle signe de son double nom – et non pas de son nom d'épouse, comme l'a fait Désirée Sylvain-Lévi (1867-1943)⁵³ qui a publié, *Dans l'Inde (de Ceylan au Népal)*, Paris, 1925, un récit du voyage que le couple a effectué en Asie entre le 1^{er} novembre 1921 et le 13 octobre 1922.

43 Les écrits d'Ena ont un style différent de celui d'Alfred et dénotent une solide érudition historique et bibliographique. Signe de cet investissement scientifique personnel, elle devient membre de la Société Asiatique en mai 1937 – son mari l'est depuis 1892 –, sur parrainage

de miss Getty et de l'iranisant Henri Massé (1886-1969). Alfred évoque aussi, lors d'une présentation orale, d'autres autorités témoins des recherches de son épouse :

« Ce qui a un peu préparé ma femme : appris le persan mieux que moi – moins oublié – et appris au Japon à reconnaître et manier des caractères chinois. Ses pas chancelants étant aidés par M. Benveniste pour l'iranien et par M. Demiéville pour le chinois, elle était déjà arrivée à des résultats intéressants, et de belles perspectives s'ouvraient devant elle : sur l'état linguistique de l'Afghanistan au VII^e siècle (...) »⁵⁴.

44 Elle meurt cependant sans pouvoir achever ses travaux :

« Le pis est qu'Ena était en plein travail (l'article qu'elle a donné au t. 44 du *BEFEO* parce qu'elle savait que ce volume me serait dédié n'est qu'un *by-product*), et elle me disait qu'elle se sentait maîtresse de son sujet et prête à aboutir. Le 30 janvier au matin [...] arrêt subit du cœur. J'ai bien cru la suivre : mais on m'a soigné. Je survivis au ralenti, et j'ai pu terminer le petit livre de contes qu'elle avait dactylographié et amendé en le recopiant⁵⁵. J'aurais encore bien à faire avec les papiers d'Ena et les miens ; mais ma vue baisse. » (lettre à John Marshall, s. d. [circa juin 1952]).

45 Dans le testament, daté du 15 février 1952, où le veuf exprime ses souhaits de legs « conformément aux intentions de la défunte comme aux miennes », figure également la mention de « mes manuscrits, notes et documents d'un caractère philologique ainsi que ceux de ma femme ». Les archives contiennent en effet des classeurs et notes scientifiques attribuables à Ena seule. Les confidences d'Alfred montrent aussi que celle-ci a continué à prendre part à l'œuvre de son mari, bien après leur retour d'Asie. De fait, les manuscrits et lettres conservés dans le fonds Foucher témoignent des influences et implications réciproques des deux époux, sans qu'il soit toujours aisé de distinguer la part personnelle de l'un ou de l'autre. Ainsi, dans les lettres d'Ena, retrouve-t-on des analyses, des perceptions ou des expressions que l'on devine empruntées à Alfred et, si certains textes de l'indianiste sont recopiés par sa femme, d'autres brouillons portent les deux écritures. Quant aux conférences données par Ena à l'École normale de Sèvres à une date indéterminée « sur l'Inde dans les *Poèmes antiques* de Leconte de Lisle », il est bien difficile de reconnaître précisément leur auteur : sans doute faut-il considérer ces écrits comme une réalisation commune. D'autres encore non signés, attribuables pour le contenu et le style à Ena, sont de la main d'Alfred, et c'est le cas notamment – fait le plus troublant – de textes écrits à la première personne, qui semblent correspondre à des allocutions de la présidente d'une association de femmes militant pour leur émancipation et le suffrage universel tel : M. Foucher aurait-il prêté sa plume pour les besoins oratoires de son épouse ? Ce que l'on devine du couple à travers leurs archives et de leur personnalité à tous deux le laisse aisément supposer.

46 Les Foucher renvoient l'image d'un couple fusionnel à la manière des Dieulafoy. L'épouse est indissociable de l'œuvre du mari dans la seconde partie de sa vie et l'œuvre publiée de celle-ci, malgré sa faible ampleur, a toujours été reconnue par celui-là. Alfred n'a pu survivre à sa femme bien longtemps, la rejoignant dans la mort au bout de quelques mois. Ena est un personnage attachant, à « la prose alerte et primesautière » et clairement en prise avec son époque lors de son voyage en Asie⁵⁶. Ensuite on peut deviner – malgré l'absence de sa correspondance active personnelle pour les années 1930-1952 –, qu'elle semble pour ainsi dire un peu « déconnectée » de la modernité : conséquence peut-être de la période d'éloignement du couple en Bactriane, des difficultés probables du retour à une certaine normalité française et du poids de l'âge.

47 Ena appartient à ces femmes de savants, érudites et volontaires, qui ont opté avant tout pour une vie de famille : elle est d'abord Mme Foucher, privilégiant les travaux de son mari et s'investissant, en bonne patriote, dans l'œuvre à mener au cours des missions internationales dont celui-ci est chargé. Le voyage archéologique a cimenté le couple, en même temps qu'il a été nourri de la vivacité et l'enthousiasme de la compagne qui, vaille que vaille, n'a jamais refusé de continuer la route en commun. L'originalité d'Ena s'affirme dans ses études très spécialisées et sa volonté de vouloir mener, après leur retour à Paris, ses propres recherches dans un domaine différent de celui de son mari. Elle n'a pas voulu tirer de ce vécu un récit littéraire, comme l'ont fait Jane, Tania ou Agatha, mais a préféré suivre un chemin scientifique ardu (linguistique du Moyen-Orient pré-islamique), qu'elle n'a pu mener à terme.

À la charnière des deux générations de femmes archéologues distinguées par M. C. Root⁵⁷, la vie de Mme Foucher témoigne à sa manière de l'importance de l'implication féminine dans les réalisations du compagnon, un savant reconnu, et de la revendication progressive de celle-ci à une autonomie sinon professionnelle du moins scientifique. Ces quatre voyageuses, venues à l'archéologie pour ainsi dire par contrat de mariage, présentent un certain nombre de points communs : une intelligence sans cesse en éveil, une grande capacité d'adaptation, un constant sang-froid, et surtout un formidable sens de l'humour : littéralement à toute épreuve.

Notes

1 Lettre de Mme Foucher à sa mère du 6 août 1919.

2 *Archéologue malgré moi. Vie quotidienne d'une mission archéologique en Iran*, Neuchâtel-Paris, À la Baconnière-Albin Michel, 1970. Son mari, Roman Ghirshman (1895-1979), orientaliste d'origine russe naturalisé français en 1927, formé à l'École du Louvre, a mené des missions régulières en Iran et en Afghanistan entre 1931 et 1973, fouillant notamment les sites de Châpour, Suse et Bégram. Il est élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1965 (pour tous les archéologues cités dans cet article, voir les notices d'Ève Gran-Aymerich, *Dictionnaire biographique d'archéologie 1798-1945*, Paris, Éd. du CNRS, 2001). Connue de Foucher, qui apprécie ses travaux et a participé à sa soutenance de thèse en 1947 (rapport ms. conservé), il ne semble pas avoir appartenu à son cercle de familiers.

3 Agatha Christie Mallowan, *La romancière et l'archéologue*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2006. L'archéologue britannique Max Mallowan a fouillé en Mésopotamie à partir des années 1920, particulièrement en Irak où il dirigea la British School of Archaeology de 1947 à 1961.

4 Annick Fenet, « Les archives Alfred Foucher (1865-1952) de la Société asiatique (Paris) », *Anabases*, VII, 2008, p. 163-192 ; idem, « Lettre(s) d'Ajanta... et d'ailleurs : les correspondances d'Alfred Foucher », in Pierre-Sylvain Filliozat et Jean Leclant, dir., *Bouddhismes d'Asie. Monuments et littératures. Journée d'étude en hommage à Alfred Foucher (1865-1952) réunie le 14 décembre 2007 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (palais de l'Institut de France)*, Paris, 2009, p. 73-99 ; idem, « L'œuvre écrite d'Alfred Foucher et d'Eugénie Bazin Foucher. Bibliographies inédites et commentées », in *ibidem*, p. 13-56 (Mme Foucher : p. 54-56 : n^{os} 198-206) ; idem, « A. Foucher (1865-1952) », in *ibidem*, p. 57-62.

5 Jane Dieulafoy, *La Perse, la Chaldée et la Susiane*, Paris, 1887. Les Foucher offrent ce livre à Mme Bazin à la Noël 1923 : il lui donnera « une idée des pays où nous roulons depuis tantôt deux ans et demi » et « ainsi, tu nous suivras mieux dans notre existence à bâtons rompus » (lettre du 2 janvier 1924). Voir Ève et Jean Gran-Aymerich, *Jane Dieulafoy. Une vie d'homme*, Paris, Perrin, 1991.

6 A. Fenet, *Documents d'archéologie militante. La mission Foucher en Afghanistan (1922-1925)*, Paris, Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres 42, 2010. Sur Mme Foucher, voir spéc. p. 83-84 ; un certain nombre de ses lettres ont été publiées dans cet ouvrage : nous y renverrons *infra* sous cette forme « = n^o xx ».

7 Société Asiatique, Archives A. Foucher : série Papiers de Mme Bazin-Foucher (1889-1952). Classement en 2 sous-séries : « Travaux et notes scientifiques (1901-1952) » ; « Voyages en Asie (1919-1926) » [correspondances et notes comptables]. Voir Fenet, *Documents, op. cit.*, p. 35-42 et 622-627. Les références de lettres mentionnées dans cet article avec la simple mention d'une date appartiennent à l'ensemble épistolaire fille/mère.

8 Émile Legouis (1861-1937), titulaire de la chaire d'anglais (1906) et éditeur de Chaucer (Christophe Charle, *Les professeurs de la Faculté des lettres de Paris : dictionnaire biographique I (1809-1908)*, Paris, 1985, p. 118-119).

9 Archives Nationales, F/17/13618, dossier « Nominations d'élèves 1887-1932 ».

10 *EPHE, Section des sciences religieuses. Annuaire 1916-1917*, p. 55-56, 73 ; *ibid. 1917-1918*, p. 67 ; *ibid. 1918-1919*, p. 67-68.

11 Ouvrage de l'indianiste allemand Otto Böhtlingk (1815-1904), *Sanskrit-Chrestomathie, zunächst zum Gebrauch bei Vorlesungen*, Saint-Petersbourg, 1877.

12 *EPHE, Section des sciences historiques et philologiques. Annuaire 1917-1918*, p. 30-31, 42, 65, 83 ; *ibid. 1918-1919*, p. 71 ; Jean Loicq, « Mémorial Antoine Meillet publié à l'occasion du centenaire de sa nomination au Collège de France (1906-2006) », *Studia indo-europoea. Revue de mythologie et de linguistique comparée*, III, 2006, p. 5-169, spéc. p. 108-112.

13 D'après le recoupement opéré entre les noms cités dans les correspondances et les *Annuaire*s de l'EPHE. Fenet, *Documents, op. cit.*, p. 83 et n^{os} 1, 49.

14 Sur Senart, ses relations avec Foucher, son implication dans l'archéologie française en Orient dans le premier quart du XX^e siècle, voir Fenet, « Lettre(s) », art. cit., p. 93-94, et idem, *Documents, op. cit.*, p. 50-56, 62-71 et *passim*.

15 Voir par ex. *infra*, lettre du 25 août 1919. Le diplôme de la Croix rouge française, daté du 23 avril 1913, est décerné à un membre adhérent de la Société française de secours aux blessés militaires, Comité de Montgeron-Brunoy (deux localités voisines de Mandres, dans l'Essonne). La Société française de secours aux blessés militaires, créée en 1864, correspond à la filiale française de la Croix Rouge ; elle continue à exister comme composante du Comité Central de la Croix rouge française (créé en 1907) qui regroupe plusieurs groupes distincts. M. Bernard, « Les infirmières dans les premiers temps de la guerre de 1914-1918 », *Histoire des sciences médicales*, XXXVI, 2002, p. 409-421.

16 À Marseille avant son départ, et à l'occasion dans des lacs ou rivières durant les années passées en Asie (voir par exemple la lettre du 17 juin 1920). Elle encourage d'ailleurs sa cousine à persévérer en natation.

17 Lettre du 16 avril 1919. Dans la correspondance à sa mère, les titres mentionnés sont classiques : relecture des *Lettres de mon moulin* de Daudet (23 juin 1919) ; *Wuthering Heights* d'E. Brontë (« Pas gai, non ! Mais intéressant tout de même », 1er juillet 1919) ; *Contes des mers du Sud* de Stevenson dans le texte (17 juin 1920) ; « la version moderne de Tristan et Yseult que Joseph Bédier (du Collège de France) a faite d'après les vieux textes » en 1900 (12 mai 1923 = n° 108). Mis à part le cas de *Maurin des Maures* de Jean Aicard (1908) dont elle « s'est délectée » (18 nov. 1922), il est difficile de savoir si Ena s'intéressait également à la littérature contemporaine, et si oui à quel(s) genre(s) allaient ses préférences. Notons cependant qu'elle possédait des titres de la collection Nelson « en quantités » (23 juin 1919).

18 *Petite anthologie des poètes français* et *The Golden treasury of the best songs and lyrical poems in the English language* (1905) de Francis T. Palgrave (23 juin 1919).

19 Lettre du 27 février 1919.

20 *L'art gréco-bouddhique du Gandhâra. Étude sur les origines de l'influence classique dans l'art bouddhique de l'Inde et de l'Extrême-Orient*. T II, 2 fasc., 1918-1922 (PEFEO VI, 1).

21 Référence doublement inexacte – sans parler du titre tronqué – : il s'agit de François Bernier (1620-1688), dont les récits de voyage, parus dès le XVII^e, sont réédités au siècle suivant.

22 Sur l'« anglophilie » du couple, voir Fenet, *Documents, op. cit.*, p. 86-90.

23 Par ex. une étude sur Bouddha de « 60 p. à réécrire en anglais *nec plus ultra* » (2 sept. 1924 = n° 210). Elle traduit également en français, avec Alfred, un article de son ami Aurel Stein paru dans la revue *T'oung Pao* XX, 1921 (voir Fenet, L'œuvre, art. cit., n° 204).

24 Même position chez Tania Ghirshman, qui n'hésite pas à le dire franchement aux dames iraniennes qui la questionnent à ce sujet (*Archéologue malgré moi, op. cit.*, p. 56).

25 L'ouvrage est conservé dans le fonds A. Foucher de la Société Asiatique ; au dos de la couverture, il porte cette annotation autographe : « Ena Foucher – Kâbul, Nov. 15th 1923 ».

26 Lettres de Srinagar du 26 avril 1920 et de Sonamarg du 27 août 1920.

27 Par exemple, sur les découvertes d'Aurel Stein, ami de Foucher, ramenées du Turkestan chinois qu'elle a pu admirer semble-t-il au Cachemire (lettre du 17 juin 1920).

28 Lettre de Foucher au Consul général à Calcutta R. Laronce, s. d. [circa 5 juin 1922] ; lettre d'Ena à sa mère du 28 juillet 1922. Sur l'école de filles Maktâb-é-Masturât, voir Fenet, *Documents, op. cit.*, p. 605.

29 Lettre de Mme Foucher à sa mère du 1er juillet 1922 ; lettre de Foucher à Mohamed Vali Khan du 19 septembre 1922.

30 Lettre du 1^{er} juillet 1922 ; lettre de Foucher à M. Bréton (Hachette, Paris) du 20 juillet 1922.

31 Lettre de Foucher à É. Senart du 5 mai 1923 = n° 104. Harold Hargreaves et sa femme sont des amis de Foucher.

32 Sur la pauvreté des objets recensés, voir l'« Appendice I. Les premières trouvailles de Balkh » de A. Foucher, *La vieille route de l'Inde* (voir *infra*).

33 Voir Fenet, *Documents, op. cit.*, p. 417 avec fig.

34 Lettre à A. Foucher du 15 juin 1947 = n° 332.

35 Un même sens de l'humour, des manières simples et une certaine gouaille parisienne semblent avoir animé les moments qu'ils ont passés tous les trois en Bactriane (Fenet, *Documents, op. cit.*, 113-114). Le carnet de voyage de Hackin, conservé au musée Guimet, n'évoque jamais Mme Foucher en termes négatifs ou irrespectueux.

36 *Ibidem*, p. 92-93, et photo du couple Foucher.

37 Carnets de Godard conservés au musée Guimet, page du 15 mai (f. 141) : querelles après le retour de Mme Foucher de Peshawar, notamment au sujet de *porridge* (lettre d'Ena du 12 mai 1923 = n° 108) ; F. Vitoux, *Yedda jusqu'à la fin*, Paris, 1978 (avec erreurs de dates sur la mission afghane) ; Fenet, *Documents, op. cit.*, p. 111-113.

38 Idem, Lettre(s) d'Ajanta, art. cit., p. 84.

- 39 *Ibidem*. En Inde et plus encore à Bactres, les Français cohabitent avec des serpents, « guêpes, fourmis, chauves-souris, scorpions, et autres hôtes peu recommandables », sans que Mme Foucher s'en émeuve (31 mars 1924 = n° 163).
- 40 Mary Kingsley, *Une odyssee africaine. Une exploratrice victorienne chez les mangeurs d'hommes 1893-1895*, éd. par Anne Hugon, Paris, Phébus, 1992 : voir notamment p. 74-75, 90-91, 164, 193 et le commentaire de la préface p. 11-12.
- 41 Lettre du 2 septembre 1924 = n° 210 ; capitaine J.-P. Ferrier, *Voyages en Perse et en Afghanistan*, 2 vol. Paris, 1860.
- 42 *Excelsior* du 7 mai 1923 ; lettres des 26 mai 1923 et 20 mai 1924 = n°s 106, 111 et 176.
- 43 A. Getty, *Ganesa. A monograph on the elephant faced-god, with an introduction by Alfred Foucher*, Oxford, 1936. Fenet, Corr. Foucher, art. cit., p. 75 ; idem, Biblio. Foucher, art.cit. n° 105 et 205.
- 44 Rapport ms. de soutenance de thèse, 1938, sur « Les grammairiens du prakrit » ; *ibidem* n° 175 ; Institut de civilisation indienne, *Luigia Nitti-Dolci 31vii 1903-1 i 1939*, Paris, 1939.
- 45 Rapports ms de soutenance : respect. s. d. [1928], 1930 et s. d. [1933]. Z. Bamboat, thèse imprimée, p. 8.
- 46 Lettre de J. Auboyer à Foucher du 21 novembre 1950 ; J. Auboyer, « In memoriam. Alfred Foucher (1865-1952) », *France Asie*, IX, 81, février 1953, p. 71-75.
- 47 Fenet, Biblio. Foucher, art. cit., n° 135.
- 48 Communication s.l.n.d., cité in *idem*, *Documents, op. cit.*, p. 83.
- 49 È. et J. Gran-Aymerich, *Jane Dieulafoy, op. cit.*, p. 159-160.
- 50 P. Bernard, « Avant-propos », in *ibidem*, p. 18.
- 51 Voir notamment P. Cambon, *Paris-Tokyo-Begram. Hommage à J. Hackin (1886-1941)*, Paris, Imprimerie du Jaguar, 1986.
- 52 Respectivement : « Sur une monnaie du Pañcāla », in *Études d'orientalisme publiées par le musée Guimet à la mémoire de Raymond Linossier*, Paris, 1932, I p. 145-153 ; « Une représentation de Pancika et Hariti à Sanchi », *Journal asiatique*, CCXXIII, 1933, p. 349-350 ; « Le nom scythique de Poséidôn (tel qu'il est rapporté au chap. 59 du livre IV d'Hérodote) », *BEFEO*, XLIV, 1, 1947-1950 (Mélanges publiés en l'honneur du Cinquantenaire de l'EFEO), p. 13-20 ; compte rendu d'E. Bickerman, *Institution des Séleucides*, Paris, 1938. A. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, Copenhague et Paris, 1936. M. Rostovtzeff, *Dura-Europos and its art*, Oxford, 1938 ; W.W. Tarn, *The Greeks in Bactria and India*, Cambridge, 1938, *Journal asiatique*, CCXXX, 1938, p. 501-528 ; Manoël Lamotte, « Des plateaux de l'Iran à Espagnac (Corrèze). Mme Bazin-Foucher nous dit... », *La Dépêche* (Toulouse), 3 décembre 1941, p. 3. Voir Fenet, Biblio., art. cit., n°s 199-202 et 206.
- 53 Roland Lardinois, « Sociographie d'un espace familial. Sylvain Lévi dans sa parentèle », in Lyne Bansat-Boudon, R. Lardinois (dir.), *Sylvain Lévi (1863-1935), études indiennes, histoire sociale. Actes du colloque tenu à Paris les 8-10 octobre 2003*, Brepols (Bibliothèque de l'EPHE : Sciences Religieuses 130), 2007, p. 267-288. Contrairement à Ena, la femme et cousine de S. Lévi, née Bloch, n'a pas suivi de longues études.
- 54 Brouillon d'une allocution orale, s. l. n. d. D'origine suisse, l'un des plus grands sinologues du XX^e. Paul Demiéville (1894-1979) a mené toute sa carrière en France, où il fut distingué d'une chaire au Collège de France et d'un fauteuil à l'Institut de France.
- 55 *Les vies antérieures du Bouddha d'après les textes et les monuments de l'Inde. Choix de contes présentés par A. Foucher, Membre de l'Institut, et illustrés par Janine Auboyer*, Paris, Publications du Musée Guimet, Bibliothèque de diffusion LXI, 1955.
- 56 Henri-Paul Francfort, « Le tombeau de Foucher », *Arts asiatiques*, LXV, 2010, p. 164-165.
- 57 G. M. Cohen & M. S. Joukowsky, éd., *Breaking Ground: Pioneering Women Archaeologists*, The University of Michigan Press, Ann Arbor, 2004 : « Introduction », p. 1-33.

Pour citer cet article

Référence électronique

Annick Fenet, « De la Sorbonne à l'Asie. Routes orientalistes d'Ena Bazin-Foucher (1889-1952) », *Genre & Histoire* [En ligne], n°9 | Automne 2011, mis en ligne le 09 juin 2012, Consulté le 11 juin 2012. URL : /index1441.html

Droits d'auteur

© Tous droits réservés

Résumé / Abstract

L'article suit le parcours d'Eugénie Bazin-Foucher, épouse de l'indianiste français Alfred Foucher (1865-1952) : ses études supérieures à Paris ; sa rencontre avec son futur époux, enseignant à la Sorbonne ; leur mariage à Ceylan en 1919 ; leurs huit années de voyage (jusqu'en 1928) en mission archéologique et scientifique en Inde, Perse, Afghanistan et Extrême-Orient ; la vie parisienne jusqu'à leur mort. Les archives communes du couple permettent de reconstituer la part de la femme dans l'œuvre du savant, sa propre personnalité, ses aspirations scientifiques et son originalité dans le monde intellectuel de l'entre-deux-guerres.

Mots clés : Alfred Foucher, Indes britanniques, Voyage, Perse, Orientalisme, Eugénie Bazin-Foucher, Entre-deux guerres, Archéologie, Afghanistan

This article follows the life of Eugénie Bazin-Foucher, wife of the French indianist Alfred Foucher (1865-1952): her higher education in Paris ; her encounter with her future husband, a teacher at the Sorbonne University ; their marriage in Ceylan in 1919 ; their eight years of travel (until 1926) in archaeological and scientific missions in India, Persia, Afghanistan and the Far East ; and finally their Parisian life until their death. The couple's archives allow one to reconstruct Eugénie's participation in the work of her husband as well as shedding light on her personality, her scientific aspirations and her originality in the intellectual world of the Interwar period.

Keywords : Alfred Foucher, Travel, Persia, Orientalism, Interwar period, Indian Empire, Eugénie Bazin-Foucher, Archaeology, Afghanistan